

Le don et le deuil de soi
Juste la fin du monde

Diane Godin

Number 104 (3), 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26401ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (2002). Review of [Le don et le deuil de soi : *Juste la fin du monde*]. *Jeu*, (104), 62–64.

Le don et le deuil de soi

Après plusieurs années loin de sa famille, Louis revient dans la maison qui l'a vu naître pour annoncer aux siens qu'il ne lui reste que peu de temps à vivre. Atteint d'une maladie incurable, il entreprend ce retour aux sources dans le but avoué d'être « l'unique messenger » de sa mort prochaine et de paraître, ainsi, tel qu'il est toujours apparu aux yeux des autres comme sans doute à ses propres yeux, c'est-à-dire « maître » de lui-même. Mais cette volonté de dire, il la cédera bientôt aux êtres qu'il retrouve presque en étranger; à Suzanne, la sœur cadette, fragile et quelque peu intimidée par ce grand frère écrivain dont elle admire l'indépendance en même temps qu'elle la lui reproche; à une mère déjà âgée et plus près de ses souvenirs que d'un présent dont elle semble vouloir se détacher, comme si ce temps-là ne lui appartenait plus; à Antoine, qu'on dit un peu brutal, Antoine le réservé qui a traversé son enfance dans l'ombre d'un frère cultivant la douleur de ne pas être aimé; à Catherine, enfin, la femme d'Antoine, qui servira de pont, d'intermédiaire pour le rapprochement des deux frères. Entre ces scènes de retrouvailles parfois douloureuses, des temps d'arrêt, comme hors du temps, de la vie même, donneront à Louis l'occasion de refaire, par la grâce des mots, un parcours hanté par la peur.

Jean-Luc Lagarce a écrit *Juste la fin du monde* cinq ans avant sa mort. Maître de son art, loin de toute sensiblerie ou complaisance, l'auteur nous livre ici une pièce admirable dans une langue qui se fait à la fois généreuse et pleine de réserve. Pour ce texte, Serge Denoncourt – qui n'en est pas à sa première mise en scène d'un Lagarce¹ – a choisi de faire double emploi en interprétant le personnage de Louis, offrant à Pierre Bernard un partage des responsabilités sur le plan de la mise en scène. Si une telle entreprise s'avère peu commune, voire risquée, force est de constater que le travail du tandem a su porter fruit. Le parti pris de Bernard et Denoncourt avait en effet le mérite de faire couler cette musique particulière qui se manifeste dans les textes de Lagarce, rendant naturelle une écriture battant au rythme des répétitions, sans cesse rabrouée, en quelque sorte, par ces reprises et ces difficiles avancées dans l'expressivité des personnages. S'éloignant de toute volonté réaliste, les metteurs en scène ont opté pour un décor « accessoire » composé d'une table et de quelques chaises, flanqué d'une porte côté jardin et d'un petit palier côté cour. Les noirs entre les scènes

Juste la fin du monde

TEXTE DE JEAN-LUC LAGARCE. MISE EN SCÈNE : PIERRE BERNARD ET SERGE DENONCOURT, ASSISTÉS DE GENEVIÈVE LAGACÉ; SCÉNOGRAPHIE : LOUISE CAMPEAU; COSTUMES : MÉRÉDITH CARON; LUMIÈRES : MARTIN LABRECQUE; MAQUILLAGES : FRANÇOIS CYR; MUSIQUE ORIGINALE : STÉFANE RICHARD. AVEC SERGE DENONCOURT (LOUIS), ANNE DORVAL (CATHERINE), JULIE MCCLEMENS (SUZANNE), MONIQUE MILLER (LA MÈRE) ET LUC PICARD (ANTOINE). PRODUCTION DE L'ESPACE GO, PRÉSENTÉE DU 22 JANVIER AU 16 FÉVRIER 2002.

1. À l'hiver 2001, Denoncourt nous présentait deux pièces de l'auteur français, soit *les Règles du savoir-vivre dans la société moderne* et *Music-ball*. On peut lire à cet effet le compte rendu de Christian Saint-Pierre, « L'art du portrait », dans *Jeu* 99, 2001.2, p. 39-41.



Juste la fin du monde de Jean-Luc Lagarce, mis en scène par Serge Denoncourt (Espace GO, 2002). Sur la photo : Serge Denoncourt (Louis) et Luc Picard (Antoine). Photo : Yves Renaud.

contribuaient à établir une respiration plus lente, inscrivant les pauses, les silences dans la partition de l'auteur.

Le cœur de la pièce passait essentiellement par le truchement des acteurs, qui rendaient fluide un texte qu'on imagine pour le moins ardu à se mettre en bouche. La langue de Lagarce, en particulier dans cette pièce, n'obéit pas à un schéma discursif clairement défini ; les paroles semblent au contraire en perpétuel état de construction, s'ajustant au fil des mots, se repositionnant, se cherchant dans un phrasé où la vérité des personnages demeure tapie entre les lignes. On imagine donc la difficulté que représente cette pièce pour les acteurs, qui doivent transmettre ce qui se tait tout en maintenant la cadence du verbe. Si Serge Denoncourt, qui n'avait pas mis les pieds sur une scène depuis une quinzaine d'années, offrait une interprétation tout à fait honnête, en accord avec la sobriété de son personnage, les acteurs chevronnés composant le reste de la distribution ont démontré une fois de plus la souplesse et la maîtrise dont ils sont capables. Julie McClemens a su capter chez Suzanne ce brin d'arrogance mêlée de maladresse juvénile, couvant l'envie qui la tenaille de vivre, comme Louis, hors du nid familial. La belle-sœur presque trop avenante d'Anne Dorval laissait deviner, sous ses dehors fébriles et un tantinet naïfs, une clairvoyance

insoupçonnée, alors que la mère campée par Monique Miller faisait entendre comme en sourdine une douleur venue du lointain – ou une peur – derrière son parti pris de détachement à l'endroit de ceux dont elle connaît les secrets et soupçonne les peines. Mais le plus beau personnage demeure sans doute celui d'Antoine, que Luc Picard semblait chausser aussi naturellement que Cendrillon sa pantoufle de vair. La relation entre Louis et Antoine m'a d'ailleurs semblée de loin la plus intéressante, dans la mesure où chacun forme en quelque sorte l'envers de l'autre : Louis l'artiste secret, posé, l'inaccessible qui « appelle l'abandon » ; Antoine l'ouvrier un peu fruste, le garçon responsable et terre-à-terre qui ne s'est jamais permis d'exprimer la moindre douleur parce que les mots se sont toujours dérobés et qu'il ne se sentait ni le droit ni la force de faire ombre à ce frère aimé qui « suait le malheur », s'effaçant si bien au fil du temps qu'il a fini par engourdir jusqu'au sentiment de sa propre existence. C'est du reste le seul personnage de la pièce qui se dévoile vraiment et règle ses comptes avec Louis, comme si l'auteur avait voulu renverser une quelconque injustice en donnant la place et la parole, enfin, à un être porteur d'une sensibilité inconnue.

Juste la fin du monde est une œuvre forte et sobre qui met en jeu le langage, ses brèches, ses détours, ses limites, son incapacité à dire ce qui fait l'essentiel de notre présence ou de notre absence au monde : l'amour, le vertige, la mort, le silence. Ce n'est pas un hasard si la pièce s'ouvre sur un monologue de Louis déclarant qu'il cherchera à annoncer sa mort « avec soin et précision », et qu'elle se termine par un souvenir qu'il dit emporter avec lui comme un « oubli » regrettable : ce « cri » qu'il n'a pas su proférer alors qu'il marchait seul, la nuit, le long d'une voie ferrée. Le cri se serait perdu hors des frontières du langage, loin de ses rails ; les mots, quant à eux, continuent de se faire entendre malgré leurs failles, et c'est là un deuil qui se fait don. **J**

Juste la fin du monde est une œuvre forte et sobre qui met en jeu le langage, ses brèches, ses détours, ses limites, son incapacité à dire ce qui fait l'essentiel de notre présence ou de notre absence au monde : l'amour, le vertige, la mort, le silence.
